

Quand pleurent
les dauphins

Krystine Saint Thomas

**Quand pleurent
les dauphins**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08140-3

Avant-propos

*Je ne sais quelle ombre porter
Je prends l'eau sans quitter le quai
Ne t'approche plus, s'il te plaît,
Ne t'approche plus...
Car quand les rêves me bargent
Je ne peux qu'échouer*

Paroles /musique / interprète Lise Martin

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages, les situations et les événements relatés dans ce récit sont fictifs. Toute ressemblance avec des personnages, des situations ou des événements existant ou ayant existé serait purement fortuite.

PREMIÈRE PARTIE

Vendredi 5 avril 2013

Un coup de tonnerre fracassant vient de résonner comme un roulement de tambour. Un bel exemple d'orage d'hiver qui a déboulé sur la région, mélange d'un air froid et de celui plus doux au sud. Les lignes de grain ainsi formées ont provoqué des rafales puissantes qui ont balayé la campagne environnante avec furie. Les éclairs ont déchiré l'obscurité comme des flashes gigantesques. Les températures se sont retranchées dans le négatif en quelques minutes.

Ce mini cataclysme, qui ne durera pas plus d'un quart d'heure, est passé totalement inaperçu dans le hangar transformé en boîte de nuit. Il n'a même pas couvert la musique tonitruante dont les décibels explosent. Les lasers s'entrecroisent au plafond, dans un ballet coloré et sporadique, rythmé par les basses qui font trembler les murs. La chaleur est étouffante, l'air vicié par toutes sortes de fumées. Les danseurs, quasiment en transe, gorgés de substances chimiques, imbibés d'alcool, s'agitent sur la piste de béton comme des pantins désarticulés. Soudain, un crépitement d'étincelles jaillit du générateur sur lequel les musiciens ont

branché leur matériel de sono. S'ensuit un petit incendie et la salle tombe dans le silence et l'obscurité. Presque aussitôt, les portables s'allument et les participants protestent à grands coups de huées et de sifflets.

– Damien, putain, ça crame ! hurle quelqu'un dans la foule.

L'un des organisateurs apparaît coiffé d'un casque surmonté d'une lampe et, extincteur en main, il se dirige vers les flammes. Quelques giclées suffisent à enrayer le feu.

– Bon, c'est mort ! clame alors le dénommé Damien. C'est terminé pour ce soir. Rentrez chez vous !

Les noceurs rouspètent pour la forme, mais sans électricité, la fête est bel et bien finie. Lorsqu'ils ouvrent en grand la porte métallique coulissante du bâtiment, c'est un véritable déluge qui les reçoit. Une pluie rude, à la limite de la grêle, crépite sur le toit en plexiglas.

Dans un coin du hangar, une jeune fille, assise directement sur le sol, portable collé à l'oreille, essaie de conduire une conversation cohérente.

– Je vais rentrer plus tôt que prévu, affirme-t-elle presque en criant pour couvrir le brouhaha ambiant. On n'a plus de courant.

– Pauline, il y a un orage terrible, tu ne devrais pas prendre la route. Attends que ça se calme,

lui enjoint son interlocuteur dont l'inquiétude est perceptible.

– Mais non, frérot... Ce ne sont pas quelques gouttes qui vont me faire peur, ricane Pauline.

Ses pupilles sont complètement dilatées et elle baigne dans une douce euphorie. Au téléphone, son jumeau entend bien que sa voix n'a pas l'intonation habituelle.

– Qu'est-ce que tu as pris ? demande-t-il sévèrement.

– Mais rien...

– Pauline, ne me mens pas ! s'insurge aussitôt son frère.

La jeune fille soupire profondément, s'adosse au mur de béton froid et ferme les yeux.

– Juste un peu d'Ice... finit-elle par lâcher.

– Quoi ?! Mais t'es complètement folle ! Tu n'as pas trouvé plus dangereux ?!

– Oh la la ! pouffe Pauline. Quel rabat-joie tu fais ! Je vais bien, je t'assure ! Je roulerai doucement, c'est tout.

– Tu m'appelles dès que tu es rentrée chez toi, d'accord ?

– Promis, Paul ! Je t'embrasse.

Elle raccroche avant même que son jumeau ait pu protester. Pauline se relève lentement et titube jusqu'à la sortie. D'un signe de la main, elle salue les organisateurs réunis autour du générateur et qui

affichent tous des mines déconfites. Le matériel est bien grillé et ils ne pourront probablement rien sauver.

– A plus, bande de nazes ! leur lance-t-elle avec un dernier sourire.

– Pars pas tout de suite, Pauline ! intervient alors Damien. Attends que ça se calme...

– Tu vas pas t'y mettre toi aussi ! Je sais ce que je fais. Allez, bonne nuit, les garçons.

À l'extérieur, le parking sauvage est quasiment désert. Les fêtards ont fui la zone sinistrée et se sont jetés sur les routes malgré la drogue, l'alcool, la fatigue.

Pauline regagne sa Clio rouge et lorsqu'elle s'assoit, elle est déjà trempée. Elle ne porte d'ailleurs qu'un Jean et un tee-shirt moulant très échancré. Sur le siège passager, elle récupère la longue veste de laine dont elle n'avait pas jugé utile de s'encombrer et l'enfile avec un frisson de gratitude.

Elle bataille pour glisser la clé dans le démarreur et enfin le moteur ronronne. Les essuie-glace se lancent à l'assaut des trombes d'eau qui inondent le pare-brise. Dans le rétroviseur, elle aperçoit son joli visage au teint de lait encadré de boucles rousses. Elle se sourit, dégage une mèche qui tombe sur ses yeux verts et enclenche la première.

Les pneus patinent dans la boue, mais finalement le véhicule parvient à s'extirper du champ, labouré par le passage des engins de toutes sortes,

du piétinement des raveurs et raviné par le grésil qui frappe le sol avec rudesse.

Pauline commence à rouler sur le chemin caillouteux qui mène à la Nationale, un peu trop vite. Le nez collé au pare-brise, elle n'y voit goutte. La buée a envahi l'habitacle et elle est obligée d'ouvrir un moment la fenêtre pour la dégager. Son système de chauffage ne fonctionne plus depuis longtemps et elle a reculé devant la dépense pour le remettre en état.

Elle passe à vive allure dans une flaque dont elle n'a pas anticipé la profondeur et sent aussitôt que l'automobile lui échappe. Celle-ci zigzague, tourne en toupie sur la petite route puis finalement s'immobilise et le moteur cale. Les bras tendus, les mains crispées sur le volant, Pauline respire fort. Son cœur s'est emballé et à présent elle réalise qu'elle a frôlé la catastrophe. Elle ne bouge plus tandis que l'adrénaline redescend lentement et que le tambour affolé qui tape dans sa poitrine retrouve un rythme plus normal.

Elle va comprendre très vite après plusieurs tours de clé qu'elle a noyé la mécanique. La panique la submerge. Elle a froid, se met à trembler. Elle ne peut pas rester ainsi, au milieu de la route, sous un véritable déluge, défoncée et ivre morte. Elle ouvre la portière, sort et lève la tête vers le ciel en colère, tire la langue pour recueillir l'eau qui dégouline en trombes.

C'est alors que la lumière de phares puissants troue la nuit. Pauline se met à sautiller en agitant